

Dans ce numéro :

**ET SI LE RETOUR DU RELIGIEUX ETAIT UNE FORME
 D'ENGAGEMENT POLITIQUE DANS LES CITES ?**
 Par STEPHANE BEAUD

**PREFERENCES FACE AUX RISQUES DE L'AVENIR : TYPES
 D'EPARGNANT**
 Par LUC ARRONDEL et ANDRE MASSON

**ET SI LE RETOUR DU RELIGIEUX ETAIT UNE FORME D'ENGAGEMENT POLITIQUE
 DANS LES CITES ? DE L'IMPORTANCE DE « L'INFORMATEUR » EN SOCIOLOGIE**

Par Stéphane BEAUD

Je me propose ici de répondre à une question que ne peuvent pas manquer de se poser des collègues en sciences sociales (économistes, historiens, démographes, etc.) adeptes de méthodologies quantitatives face à ce livre¹, écrit avec Younes Amrani, intitulé « *Pays de malheur* » : en quoi un dialogue par courriels entre un sociologue et un individu (un « jeune de cité ») peut-il être sérieusement rangé sous la rubrique « sociologie » ? Ou, pour le dire autrement, à quelles conditions et avec quel profit le sociologue peut-il travailler sur des cas individuels ? Comment peut-il échapper à la règle tacite de la représentativité qui est au fondement du dispositif de maintes enquêtes en sciences sociales ?

Il y a, bien sûr, diverses manières possibles de répondre à la question de savoir ce qui fait preuve en sociologie. L'une d'entre elles, qui n'est pas la moins importante, passe par le détour de l'histoire des sciences sociales qui nous montre, dans le cas de la sociologie française, le rôle majeur de la statistique dans la fondation de la discipline et, plus précisément, comme « emblème méthodologique (cf. le modèle du *Suicide* de Durkheim, 1897) Ce qui, par contrecoup, a placé durablement la sociologie [dite] « qualitative » (par entretiens) dans une position longtemps dominée dans la discipline. On pourrait aussi bien évoquer le cas contraire de Norbert d'Elias qui dans sa « sociologie d'un génie » centre son regard sur un cas très individuel, celui de Wolfgang Mozart et découvre grâce à ce cas unique les profondes transformations en cours dans le monde de l'art et du rapport des artistes avec le pouvoir et plus généralement la société. Mais passons... Une autre manière, que je choisis ici, consiste à entrer dans le vif du sujet, en partant de mon parcours de recherche. J'ai réalisé tout au long des années 1990, avec Michel Pialoux, une recherche de longue durée dans la région ouvrière de Sochaux-Montbéliard (fief historique des usines automobiles) en explorant différents univers sociaux (comme nous y invite à le faire l'enquête ethnographique) : usine, école (collèges, lycées professionnels et généraux), quartiers HLM, mission locale de l'emploi familles ouvrières, etc. Au fil du temps, j'ai réalisé de nombreux entretiens avec des enfants d'immigrés (algériens, marocains...), principalement des garçons, occupant des statuts divers (ouvriers, intérimaires, lycéens, étudiants). Cette

recherche a notamment débouché sur trois livres². Le travail mené avec Younes n'est donc en rien isolé, il s'inscrit et prend sens dans le prolongement de travaux antérieurs sur cette catégorie de la jeunesse populaire que constitue les enfants d'immigrés.

Aujourd'hui, malgré la profusion de discours prophétiques et/ou apocalyptiques sur les « cités », rappelons qu'il existe encore peu de bonnes enquêtes ethnographiques ayant pour objet ces univers sociaux³. Pourquoi ? D'une part, les financements sont rares pour les enquêtes ethnographiques et, d'autre part, les obstacles à ce type d'enquête se sont multipliés : de plus en plus d'habitants de ces quartiers, notamment les jeunes, refusent d'être transformés en objets d'étude et en permanence soumis, en quelque sorte, à l'épreuve de l'« enquête » (de police, des services sociaux, des journalistes, des consultants urbains, sociologues). Résultat : ce monde social reste dans l'ensemble assez opaque (et le restera tant que perdurera le stigmatisme social qui lui est associé...). Or en « rencontrant » Younes, je tombe sur quelqu'un qui parle, ou plutôt écrit, "de l'intérieur" de ce monde : il y est né, y a grandi et il connaît son quartier "comme sa poche", comme il dit. Si j'ai assez vite décidé de tirer un livre de cette correspondance électronique⁴, au départ « privée », c'est parce que Younes m'est apparu très vite comme un informateur « hors pair » de la vie dans les cités. Informateur, c'est un vieux mot de l'ethnologie classique : un "indigène" qui apprenait à l'ethnologue les rudiments de la culture étudiée mais aussi ses subtilités. C'était souvent

² Par ordre chronologique, Les trois livres sont : *Retour sur la condition ouvrière* (avec M. Pialoux) , Fayard, 1999, *80% au bac. Et après ? Les enfants de la démocratisation scolaire*, La Découverte, 2002, *Violences urbaines, violence sociale*, avec M. Pialoux, Fayard, 2003.

³ L'enquête reste à mener pour expliquer cette situation. On peut faire l'hypothèse que les grands financeurs de la « politique de la ville » veulent essentiellement des diagnostics et des « chiffres » qu'il est ensuite possible de retraduire en « moyens pour l'action ». L'enquête de terrain a du mal à trouver sa légitimité auprès des décideurs : ses résultats apparaissent trop incertains, trop fragiles.

⁴ Younes m'écrit un courriel juste après avoir fini de lire *80% au bac. Et après ?*.... Pendant un peu moins de deux mois, du 11 décembre 2002 au 25 janvier 2003, il va m'écrire intensivement, fébrilement. Puis nous allons nous rencontrer pour la première fois à Paris et faire une première série d'entretiens. Puis la correspondance reprendra son cours jusqu'à la fin du mois de septembre 2003.

¹ Younès Amrani, Stéphane Beaud, *Pays de Malheur ! Un jeune de cité écrit à un sociologue*, La Découverte , Paris, 2004

quelqu'un d'un peu marginal dans son milieu d'origine et qui, pour cette raison, avait un regard distancié et lucide sur ce qui l'entourait. Or Younes a des caractéristiques semblables : il possède une grande finesse d'analyse du monde dans lequel il vit, pour étudier par exemple les différences pertinentes entre les sous-groupes et sous-quartiers de sa cité. Surtout chemin faisant, par la dynamique de la situation d'entretien à distance que permet le mail, il parvient à faire comprendre l'univers mental de ces jeunes qui sont, on le sait, souvent condamnés à l'avance dans l'opinion publique.

La force de son témoignage doit aussi beaucoup à sa trajectoire : d'un côté, il reste enraciné dans l'univers de la cité et, de l'autre, il s'en est éloigné mentalement grâce à sa poursuite d'études (il échoue en 2^e année de DEUG d'histoire) et surtout par sa rencontre décisive avec les livres et l'univers du monde intellectuel. Depuis qu'il a, comme il me dit en entretien, « viré intello », c'est-à-dire depuis les années de lycée, il est constamment tiraillé entre ces deux mondes sociaux : celui de la cité (et de ses copains d'infortune sociale...) et celui des études. C'est cette situation, éminemment propice à l'observation et au regard distancié sur ce qui l'entoure, qui le rend capable de dire des choses qui ne sont pas dicibles autrement, lorsqu'on est entièrement rivé à la cité : la force protectrice et affective de la "bande de garçons" et en même temps l'enfermement qu'elle peut constituer, la coupure avec les filles et les frustrations, notamment sexuelles, qui peuvent en résulter, les attitudes de groupe (comme la logique de la "provocation") et la très grande fragilité qu'elles dissimulent chez lui (adolescent) comme chez ses copains. En fait, il se vit comme une sorte de "repenti scolaire", qui regrette toujours énormément son parcours universitaire avorté et développe une autodidaxie très originale qu'on peut retrouver aujourd'hui chez un certain nombre de jeunes de sa génération : celle des "enfants de la démocratisation scolaire", issus de milieux populaires, qui se sont arrêtés en chemin après le bac. Beaucoup de ces jeunes de cité ont échoué dans leurs premières années à la Fac non pas nécessairement parce qu'ils n'avaient pas le niveau⁵ mais, d'une part, parce qu'ils ne parviennent pas à faire une véritable rupture avec leur monde d'origine (la « cité ») et, d'autre part, je persiste à le penser, parce qu'ils ne sont pas assez encadrés et soutenus par l'institution⁶. En même temps, Younes a acquis lors de son parcours scolaire des outils intellectuels qui lui donnent des armes pour penser le monde contemporain. Il est « curieux » et formidable lecteur. S'il est à mon avis assez exceptionnel, c'est par la capacité qu'il a eu de prendre la parole et surtout de le faire par écrit grâce au courriel, outil polyvalent, riche de potentialités nouvelles : par son caractère désinhibant et par la forte interactivité quotidienne qui rassure et met en confiance.

Sur la religion, par exemple, il livre un éclairage essentiel, et important de faire voir à tous ceux et toutes celles qui ont, dans leurs têtes, une série de prénotions, véhiculées jour après jour dans les grands médias et par nos *fast thinkers*

nationaux. Il montre d'abord que le retour vers l'Islam est d'abord un « repli » : la religion sert d'armure à des jeunes qui, à un moment donné de leurs trajectoires, se sont rendu compte brutalement qu'ils n'ont pas leur place « ici ». Ce retour vers la religion s'effectue souvent au moment de la sortie de l'École (qui reste malgré tout un lieu protégé, voire protecteur), c'est-à-dire au moment de la confrontation - éminemment violente - avec le marché du travail et les diverses formes, des plus ouvertes ou plus subtiles, de racisme anti-arabe qui y sévissent. Comme le dit Younes, « la religion, ça m'a d'abord empêché de devenir fou ». Il insiste aussi sur la grande diversité du rapport à l'Islam, sur l'hétérogénéité des pratiques, la différenciation du milieu des immigrés maghrébins (et sur le rôle majeur des classes moyennes dans la diffusion de l'Islam dans les « quartiers »).

Le retour des jeunes (garçons) à l'Islam est alors le produit de la rencontre entre deux forces : l'ensemble des formes de non-reconnaissance, de déni d'existence et de racisme ordinaire et institutionnel qu'a subi en France le groupe des enfants de l'immigration post-coloniale, d'une part et, d'autre part, l'activité soutenue d'entrepreneurs de morale religieuse qui ont pu proposer à ces jeunes des schèmes d'identification et un sentiment d'appartenance, dans un contexte de conflits internationaux majeurs : Guerre du Golfe de 1991, 2^e Intifada, Guerre d'Irak - où les « Arabes » apparaissent toujours comme des « vaincus ». Le lien entre trajectoires professionnelles et formes de religiosité est clair : beaucoup de ceux qui ont fait des études supérieures se sont heurtés au plafond de verre de la discrimination, c'est-à-dire à un racisme institutionnalisé et intériorisé. D'où la « rage » qu'ils peuvent accumuler face à un système qui ne les accepte pas. En France, leur terre natale pour la grande majorité d'entre eux, ils savent qu'ils ne sont pas des « égaux ». Ceux qui condamnent ce renouveau religieux auraient intérêt à comprendre la nature du substrat social qui en a permis l'occurrence et qui ne cesse, aujourd'hui de l'alimenter. Il faut aussi jeter un regard plus historique et comparatiste aux formes de rébellion de la jeunesse populaire. Par exemple, dans un tout autre contexte, dans les années 1970, la politique était omniprésente et il y a eu des formes dures de radicalisation dans certaines fractions de la jeunesse (que l'on pense au mouvement Mao et, plus tard, à Action directe). Aujourd'hui, il ne faut pas sous-estimer le fait que le retour vers l'Islam dans la jeunesse des cités puisse aussi être interprété, et vécu par les intéressés, comme une forme d'engagement politique pour une génération en quête d'idéal et par ailleurs peu marquée par des événements politiques majeurs comme la guerre d'Algérie, 68 ou la « marche pour l'égalité » (baptisée ensuite « Marche des Beurs »).

Contact : Stéphane Beaud, Département de Sciences Sociales
beaud@elias.ens.fr

⁵ Des bacheliers généraux (L ou ES) ont des résultats tout à fait honorables en premier cycle universitaire.

⁶ Même s'il y a effectivement des étudiants qui entrent à l'Université sans des bases scolaires suffisantes, il n'empêche que, dans certains segments de l'université, on se débarrasse assez vite d'autres étudiants comme Younes qui auraient besoin d'être tout simplement encadrés comme ils le sont en IUT. Pour parler vrai, cet échec important des bacheliers de cité en DEUG ne soucie guère de personnes dans le monde universitaire

PREFERENCES FACE AU RISQUE ET A L'AVENIR : TYPES D'EPARGNANTS

Par Luc ARRONDEL et André MASSON

Pour l'épargnant du cycle de vie, la gestion du futur soulève au moins un triple défi, qui concerne : la formation optimale de ses anticipations de l'avenir en fonction de ses croyances et de l'information recueillie ; l'incertain, probabilisable ou non, dont il doit déterminer la part qu'il est prêt à accepter selon ses préférences à l'égard du risque ; l'horizon décisionnel, qui couvre "l'ensemble théorique des périodes de calcul sur lequel l'agent entend établir ses plans et ses prévisions" (T.C. Koopmans) – ici la durée de son existence –, et varie selon sa préférence pour le présent, i.e. les poids décroissants qu'il attribue aux satisfactions à venir du simple fait de leur éloignement temporel.

Notre propos se focalise sur les dimensions du choix liées au risque et au temps. Il cherche à dégager les *spécificités* de la microéconomie par rapport à d'autres approches, puis à en souligner les implications originales pour l'analyse des comportements patrimoniaux sur le cycle de vie.

Au-delà de ses schémas directeurs – modélisation axiomatique des comportements, individualisme méthodologique, principe de rationalité, orientation prospective des décisions dans le temps... –, cette micro-économie de l'épargnant présente deux traits originaux qui ressortent d'autant plus clairement qu'on la compare aux approches suivies dans d'autres sciences de l'homme et de la société.

Traitant des comportements de l'épargnant, psychologues et sociologues mettraient l'accent sur la pluralité de ses logiques de choix et le caractère multidimensionnel de sa rationalité, en faisant référence à la multiplicité des temps individuels (P. Fraisse) et sociaux (G. Gürvitch). Ses décisions présenteraient une forte hétérogénéité du fait de la diversité des horizons auxquels elles se réfèrent, soit par exemple, en matière de patrimoine : [1] gestion des affaires courantes (liquidités) ; [2] choix de moyen terme (biens durables, encaisses de précaution) ; [3] plans de vie (logement, épargne-retraite, assurance vie) et au-delà : [4] désir de "survie par les siens", à travers un capital familial, les transmissions patrimoniales et les stratégies dynastiques ; [5] volonté de pouvoir, d'entreprise, de prestige ou d'éternité, à l'origine de grandes fortunes non familiales (A. Nobel et H. Hughes étaient sans descendance directe). La question clef serait alors de déterminer comment s'effectue, pour un sujet donné, la "coalescence" ou "syrnhèse" provisoire de ces horizons stratifiés, concernant des choix qui pèsent tous sur le même budget de ressources financières ou de temps disponible.

Par ailleurs, la sagesse populaire comme la pensée savante introduisent souvent une dépendance étroite entre l'incertain et l'horizon, les attitudes face au risque et à l'avenir. Un discours à la mode a ainsi coutume d'expliquer que la montée des incertitudes à venir raccourcit l'horizon des agents. Les dictionnaires rapprochent d'emblée prudence et prévoyance, et de même imprudence et insouciance, comme s'il s'agissait de synonymes ou de caractères complémentaires. La sociologie du risque, surtout, caractérise la modernité par une "culture du risque" où "la conscience des risques encourus devient un moyen de coloniser le futur" (Anthony Giddens) ; gérer les risques suppose de les anticiper, oblige à se projeter sans cesse dans l'avenir pour les maîtriser et s'adapter au changement.

La théorie économique orthodoxe se démarque nettement de ces deux traditions. Elle ne s'embarrasse pas des difficultés créées par la multiplicité des rythmes et des temps. Hors certains modèles de self-control – qui décrivent le conflit intérieur entre un planificateur sur le long terme et un impulsif victime de ses passions –, chaque sujet est doté d'un horizon unique (supposé "dominant") : pour notre épargnant, un "horizon de vie", modulé par une préférence pour le présent qui lui confère un caractère éminemment subjectif.

Mais surtout, s'agissant des rapports entre risque et temps, cette approche micro-économique procède d'un double mouvement original, rarement souligné. D'un côté, tout est fait, au contraire, pour séparer les préférences individuelles à l'égard du risque ou de l'incertain (aversion au risque ou à l'ambiguïté, prudence, tempérance, etc.), de celles manifestées à l'égard du temps (préférence pour le présent, altruisme intergénérationnel), en les caractérisant par des paramètres définis indépendamment, γ en matière de risque, δ représentant le taux de dépréciation du futur, etc. : sous peine d'être taxée d'irréaliste, la théorie opère donc "comme si" les choix intertemporels pouvaient être abstraits de toute considération de risque – même relative à la survie. Mais de l'autre, les prédictions des modèles de cycle de vie vont dépendre de manière cruciale de l'interaction entre les deux types de paramètres : savoir seulement que l'épargnant aime le risque (γ faible ou même négative), ou bien qu'il soit "myope" (forte préférence δ pour le présent) n'apporte qu'une information limitée sur ses choix patrimoniaux ; savoir qu'il est les deux à la fois – aventureux et myope – renseigne bien davantage sur ces décisions d'épargne et d'investissement.

A partir du croisement des deux paramètres, l'économiste introduit alors une typologie des épargnants dont le principal intérêt provient des régimes spécifiques d'accumulation patrimoniale qu'elle conduit à distinguer. On peut ainsi très sommairement caractériser le comportement prédit pour quatre types d'agents :

- *Les bons pères de famille*: modèle de cycle de vie "représentatif" : γ élevé, δ faible ($< r$).

- *Les entrepreneurs* : modèle d'entrepreneur : γ faible, δ faible.

- *Les têtes brûlées* : modèles d'addiction (rationnelle ou non) : γ faible, δ élevé.

- *Les cigales prudentes* : modèle de "buffer-stock" : γ élevé, δ élevé ($>> r$).

Une enquête récente conforte la validité empirique de ces prédictions dans le cas de la France. Pour mesurer les préférences individuelles à l'égard du risque et du temps, nous avons construit un questionnaire méthodologique "Comportements face au risque et à l'avenir" qui a été posé, lors d'une seconde interview, à 1135 individus volontaires, tirés de l'échantillon de l'enquête Insee "Patrimoine 1997". Les (85) questions balayaient divers domaines de la vie (consommation, loisir, santé, placements, travail, retraite, famille...) et prenaient différentes formes, des plus anecdotiques (prendre son parapluie en cas de météo incertaine, se garer au zone interdite) aux plus traditionnelles (loteries financières), en passant par des enjeux plus substantiels (systèmes de santé, de retraite, environnement...). Ces questions ont permis de construire, pour chaque enquêté,

sous forme de "scores" qualitatifs, des indicateurs *relatifs* de son attitude à l'égard du risque, de son degré de prévoyance à long terme, de son degré d'impatience à court terme et de son degré d'altruisme (pour sa descendance).

Considérons tout d'abord chaque score de préférence isolément. Les résultats montrent sans surprise que – toutes choses égales d'ailleurs – les "risquophiles" sont plus souvent jeunes, célibataires, diplômés, hommes, enfants de chef d'entreprise ou de profession libérale, à haut revenu ; quant aux prévoyants, ils sont plus souvent d'âge mûr ou élevé, mariés avec enfants, et diplômés. En outre, la corrélation entre l'attitude à l'égard du risque γ et la préférence pour le présent δ apparaît significativement négative, (de l'ordre de -0,3) : les risquophiles sont plus souvent myopes (et donc têtes brûlées), et les risquophobes plus souvent prévoyants (i.e. bons pères de famille).

Sur les montants de patrimoine, les scores de préférence ont des effets significatifs et conformes aux prédictions : être plus prudent (γ fort) ou plus prévoyant (δ faible) augmente le montant de la richesse ; l'altruisme familial va aussi de pair avec une fortune plus élevée. Le patrimoine des ménages apparaît donc bien sous sa dimension plurielle : réserve de précaution, épargne pour les vieux jours et transmission pour les siens. Même si le gain explicatif obtenu avec les scores de préférence peut paraître modeste (du fait de l'extrême concentration des fortunes, l'hétérogénéité non observée n'est pas fortement réduite), les effets de ces variables subjectives sont quantitativement loin d'être négligeables, notamment pour la préférence temporelle : entre individus "extrêmes" (i.e. entre le plus "myope" et le plus prévoyant de l'échantillon), les écarts de patrimoine estimés vont ainsi de 1 à 4. Et une décomposition des inégalités de patrimoine à l'aide de l'indicateur de Theil montre que les paramètres de goûts ont *conjointement* un pouvoir explicatif supérieur à des variables comme l'origine sociale, le diplôme, le type de ménage, la taille d'agglomération, la présence de contraintes de liquidité ; seuls les facteurs explicatifs de référence (âge, revenu, CSP, héritage) font mieux.

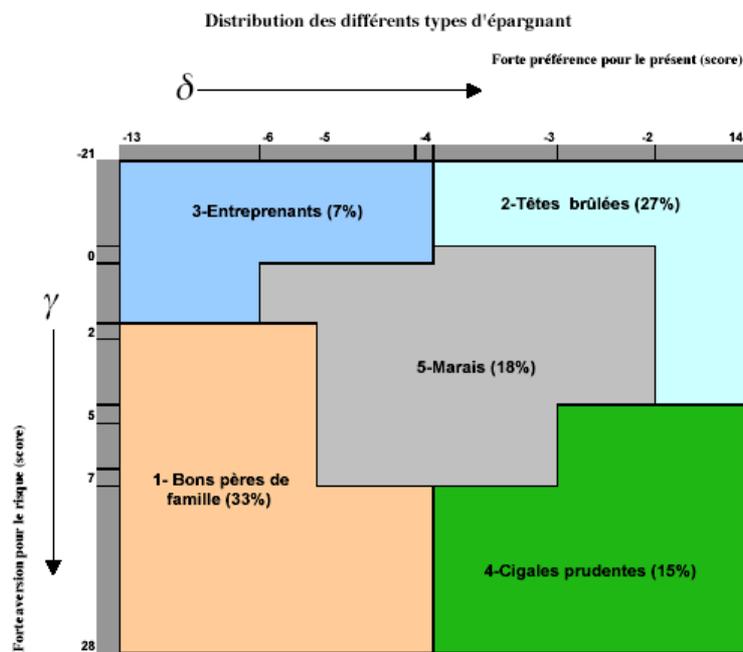
C'est la typologie obtenue à partir du croisement des deux paramètres de préférence (δ et γ) qui offre néanmoins les conclusions les plus intéressantes. Le graphique joint montre les délimitations choisies, qui ne valent qu'en relatif, en introduisant encore un cinquième groupe intermédiaire (le *Marais*) pour maximiser les distances statistiques entre les types d'épargnants.

On pourrait ainsi s'étonner que les femmes ne "voient" pas, en moyenne, plus loin que les hommes ; en fait, elles sont plus souvent "bons pères de famille", mais plus rarement "entreprenantes" (et beaucoup moins souvent "têtes brûlées").

Surtout, l'analyse économétrique du montant et de la composition du patrimoine corrobore les prédictions déduites de la typologie croisée, en lui conférant un pouvoir explicatif appréciable. Les "têtes brûlées" et les "cigales prudentes" détiennent sensiblement moins de patrimoine que les autres catégories d'épargnants. Au niveau de la composition de la richesse, les "cigales prudentes" ont bien un comportement plus prudent et plus imprévoyant (peu d'actifs risqués et moins d'assurances vie) que les autres ménages, mais sont demandeuses, à défaut, de produits d'épargne-assurance (Pep) ;

les "têtes brûlées" ont un horizon court (moins de logement, d'assurance vie ou de produits retraite) mais prennent davantage de risque, au plan financier (valeurs mobilières) comme au plan professionnel. C'est le cas également des "entreprenants", qui voient cependant à plus long terme (la diffusion du logement, et surtout des retraites complémentaires volontaires, est supérieure à la moyenne). Enfin, fidèles à leur image, les "bons pères de famille", plutôt prudents et prévoyants, ont les probabilités de détention qui se rapprochent le plus de celles du répondant moyen : ils s'en différencient surtout par des demandes plus élevées pour les divers produits d'assurance vie et de retraite.

La typologie introduite ouvre sur d'autres applications. On pourra ainsi savoir si la trop faible épargne d'une part significative de la population à la veille de la retraite peut s'expliquer par leurs préférences, et jusqu'à quel point : les "cigales prudentes" et les "têtes brûlées" sont deux fois plus nombreuses chez les "non-épargnants" (patrimoine/revenu permanent < 2), les "bons pères de famille" une fois et demi



Source: Enquête Patrimoine 1997 INSEE

plus nombreux parmi les "épargnants". Cette typologie provisoire pourrait également être affinée en fonction de l'altruisme : il existe de fait deux à trois fois plus d'altruistes (dernier quartile du score) chez les "bons pères de famille" (30,2 %) et les "entreprenants" que chez les "têtes brûlées" et les "cigales prudentes" (9,9 %).

Contact : Luc Arrondel, et André Masson sont chercheurs en économie à la fédération Paris-Jourdan - luc.arrondel@ens.fr ; andre.masson@ens.fr

Cette note est issue d'un texte à paraître dans la Revue Economique qui reprend lui-même des travaux présentés dans un dossier de 5 articles à paraître dans Economie et Statistique. Ces textes ont été écrits en collaboration avec Daniel Verger de l'Insee

Fédération Paris-Jourdan, Campus Jourdan
 ENS, 48 bd Jourdan – 75014 Paris
 Directeur de la publication : Roger Guesnerie
 Rédacteur en chef : Jérôme Bourdieu
 Maquette : Béatrice Havet
 Secrétaire de rédaction : Hamid Ouahioune
 (Hamid.Ouahioune@ens.fr) - Téléphone : 01.43.13.63.53